

APERCUS D'UNE SPIRITUALITE DU PELERINAGE AU MOYEN-AGE

Avant tout, rappelons-nous. Nous sommes au Moyen-Age. Les valeurs chrétiennes sont dans tous les esprits. La vie quotidienne dans ce monde médiéval est bercée, entourée, cernée pourrions-nous dire par la religion. Les églises quadrillent le paysage. Les cloches sonnent trois fois par jour l'Angélus, le matin à sept heures, le midi et le soir à dix-neuf heures, rythmant ainsi la journée de travail. A la ville comme en pleine campagne, le chrétien interrompt son travail pour une prière, très généralement adressée à la Vierge. Les jours non travaillés pour fêter un saint sont nombreux. Ils sont souvent associés à un pèlerinage, lointain ou proche.

Mais le premier pèlerin n'a-t-il pas été Jésus lui-même ?

En Espagne, dans l'abbaye de Santo Domingo de Silos, un pilier du cloître montre Jésus et les deux pèlerins qu'il vient de rencontrer, juste après la résurrection, sur le chemin qui mène à Emmaüs.

Le monastère fut créé au Xe siècle. Mais ce n'est qu'à la fin du *Xie* ou au début du suivant, que furent créées les galeries Est et Nord du cloître, toutes ornées de chapiteaux. Y travailla un sculpteur que l'on désigne couramment comme le premier Maître de Silos. Il n'a laissé ni date ni nom. C'était un maître de génie, soucieux de perfection, attentif aux détails, qui a le sens des proportions, qui sait créer la variété et suggérer la vie et la lutte par son style.



Le pilier de la rencontre

On lui attribue les 6 bas-reliefs et 36 premiers chapiteaux du cloître. Son œuvre est une pièce unique dans l'art roman universel.

Mais la sculpture qui nous intéresse est celle de la face nord du pilier nord-ouest qui décrit la rencontre du Christ avec deux disciples sur le chemin d'Emmaüs (Marc, XVI, 12-13 ; Luc, XXIV, 13-25).



La besace avec la coquille



Jésus, le Christ pèlerin

Cette composition scénique est marquée par l'impression de mouvement qu'a su donner l'artiste à ses trois personnages. Le Christ est plus grand que les deux hommes, qui à

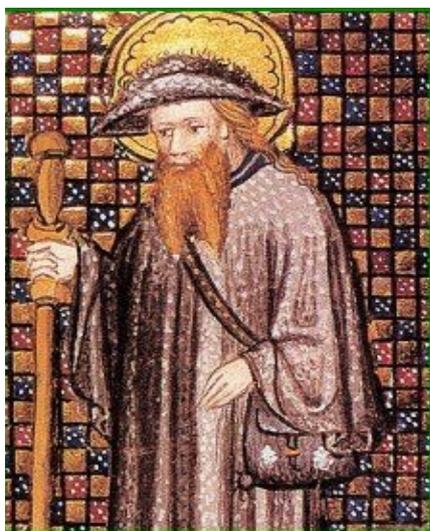
l'évidence ne le reconnaissent pas. Ils se déplacent. Le mouvement des corps, des bras et des jambes suggère la marche. Le Christ est représenté en pèlerin de Compostelle, comme le montre la panetière à coquille. Cette réalisation, dont nous ne connaissons pas la date précise de création, a probablement été sculptée au début du XIIe siècle, mais assez loin du chemin de pèlerinage. Silos se trouvant à quelques soixante-dix kilomètres au sud de Burgos.

Peu de pèlerins, d'hier ou d'aujourd'hui, font le détour.

Les écrits relatant l'histoire de cette sculpture sont inexistantes. Il n'en demeure pas moins que, dès ce début du XIIe siècle, un artiste a choisi le Christ comme un modèle de pèlerin de Compostelle ! De quelle expérience spirituelle s'est-il inspiré ? Nous ne le saurons jamais !

Par contre, dans les années qui suivent, les informations concernant la spiritualité du pèlerin deviennent plus nombreuses : les images sculptées, les vitraux, les prédications des ermites ou des chanoines étoffent de plus en plus les messages que veut dispenser l'Eglise.

Le dominicain italien Jacques de Voragine né vers 1228, l'auteur de la Légende Dorée (inventant une vie à tous les saints du calendrier) a écrit plusieurs sermons devant être lus au moment de Pâques.



Ils concernent la vie « pèlerine » de Jésus. Ce Christ, qui ne possède aucune maison personnelle sur cette terre, ses vêtements, ses attributs (le bourdon aide la marche qui doit être la discipline quotidienne, la besace est la bonté qui permet aussi bien de donner que de recevoir, le chapeau correspond à la patience qu'il faut pour lutter contre les intempéries. Son chemin parfois dangereux, ses rencontres, sont tout-à-fait semblables à ce que vit et subit le pèlerin !

Dès le milieu du XIIe siècle, la dévotion envers les Saints se développe, surtout en faveur de ceux qui soignent les malades ou les handicapés. Dès qu'un miracle se produit, une guérison, la fin d'un handicap... la nouvelle est très vite connue et nombreux sont ceux qui se dirigent vers ce lieu qui devient rapidement une destination de culte et de pèlerinage.

Aimery Picaud, dans son Guide du Pèlerin (de la fin du XIe siècle), trace même les 4 voies françaises destinées à rejoindre Compostelle, en fonction des lieux où il convient de vénérer les reliques de tel ou tel Saint.

En ne prenant que la voie de Vézelay,

« Il faut aussi rendre visite au saint corps du bienheureux Léonard, confesseur... (il) mena longtemps à Noblat en Limousin, la vie érémitique, jeûnant fréquemment, veillant souvent dans le froid, la nudité et des souffrances inouïes... Qu'ils rougissent donc de honte les moines de Corbigny qui prétendent avoir le corps de saint Léonard, tandis que ni le plus petit de ses os, ni ses cendres n'ont pu en aucune façon (...) être emportés. Les moines de Corbigny sont gratifiés

de ses bienfaits et de ses miracles, mais ils sont privés de la présence de son corps (...) Par la renommée d'un nom si grand et si célèbre, à savoir celui de saint Léonard du Limousin, les pèlerins viennent là, et les comblent de leurs offrandes... »

« Il faut rendre visite dans la ville de Périgueux au corps du bienheureux Front, évêque et confesseur qui, sacré évêque à Rome par l'apôtre saint Pierre, fut envoyé avec un prêtre du nom de Georges pour prêcher dans cette ville (...) Il s'illustra par de nombreux miracles et étant mort saintement, fut enseveli dans la basilique élevée en son nom et où, par la magnificence divine, de nombreux bienfaits sont accordés à ceux qui les sollicitent... »

Il y a donc les « grands pèlerinages » qui attirent des foules considérables, généralement consacrés à la Vierge Marie, comme ceux du Puy en Velay, Lourdes, Chartres... Mais existent aussi les pèlerinages locaux, non moins importants, qui font vivre, le jour de la fête du saint Patron toute une région ou un simple village. Que le lieu de la célébration soit éloigné du domicile ou tout proche, le « voyage » peut être qualifié de pèlerinage.

Le pèlerinage « au long cours », éloigné du domicile, est d'abord une itinérance vécue au jour le jour. Chacune des journées de marche est identique à celle qui a précédé ou à celle qui suivra, aussi longtemps que le sanctuaire final n'est pas atteint. De tout temps, pendant cette itinérance, chaque jour peut-être considéré comme une reproduction de la vie de chaque homme. A l'aube, c'est le moment de la naissance, dans la journée, ce sont les épreuves de la fatigue ou de la faim, avec, parfois des moments de joie ou d'intense félicité ; le soir, dont on ne sait s'il réserve un coucher abrité ou à la belle étoile, parfois dangereux avec les animaux sauvages ou les bandits, se révélera peut-être la dernière nuit !

L'avenir, proche ou lointain, est incertain. Surtout au Moyen-Age, l'une des mesures majeures avant le départ, pour ceux qui possèdent quelque bien, est de faire son testament. La date du retour éventuel est déterminée avec le notaire. Si le pèlerin n'est pas revenu à la date fixée, il est considéré comme décédé. Ses biens sont distribués selon le testament. Il est à noter que le notaire perçoit ses honoraires... avant le départ. Certains ont ainsi fait fortune !



Bibliothèque de Lyon

Pour être protégé par Dieu ou saint Jacques, une messe d'envoi sera dite au cours de laquelle sa panetière et son bourdon sont bénis en même temps que lui. Dans certaines régions, il ramassera deux pincées de terre, la première qu'il prendra devant sa maison, la seconde devant son église. Cette terre remplira une « ampoule » dont il prendra grand soin. Il la déposera sur le parvis de la cathédrale de Compostelle. Il la remplacera par une pincée de terre galicienne qu'il dispersera à son retour chez lui devant son église et devant sa maison.

En chemin, les rencontres sont multiples : d'abord les autres pèlerins, venant d'horizons multiples, ensuite les habitants des contrées traversées, et enfin pour certains les saints et pourquoi pas Dieu lui-même ! Par définition, le pèlerin doit bénéficier de cette hospitalité mentionnée dans les Evangiles, au titre des œuvres de miséricorde citées par saint Matthieu :

« J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez reçu ! » Les familles se devaient de recevoir le pèlerin, qui pouvait également demander aide et assistance aux hospices qui ponctuaient le chemin. Ces lieux n'étaient que rarement destinés aux marcheurs. Ils accueillait surtout les pauvres et les malades.

Dans les légendes du chemin, cet accueil était plus que conseillé, comme le raconte cette histoire des deux pauvres pèlerins revenant de Compostelle. Epuisés, sans argent, près de Poitiers, ils demandent l'hospitalité au nom de Dieu et de saint Jacques. Toutes les maisons les rejettent, sauf la dernière mesure, tout au bout du village. Y habite le plus pauvre habitant de la paroisse. Ils partagent le quignon de pain et une peu de paille pour s'étendre. Dans la nuit, un incendie se déclare. Il commença par la maison qui leur avait en premier refusé l'entrée. Les mille maisons du village ont brûlé, sauf celle qui avait accueilli les pèlerins !



Représentation de la célèbre antienne et solennelle procession des confrères pèlerins de St Jacques qui ont fait le St voyage a Compostelle au Royaume des Espagnes, la confrérie desquels a esté fondée en l'église et hospital dudit St Jacques, Rue St Denis à Paris en l'an 1317. Graveur : Alexander Boudan.

[Bibliothèque de l'Institut National d'Histoire de l'Art.](#)

Une autre phase importante de la spiritualité médiévale du pèlerinage à Saint Jacques se passe lors du retour à son domicile. Généralement, le pèlerin est fêté par sa famille et ses proches. Il est presque devenu un héros, mais cela ne l'empêche pas de poursuivre les principes acquis lors de son itinérance en aidant les autres, qu'ils se soient ou non rendus à Compostelle. Il rejoint alors une confrérie de Saint-Jacques qui regroupe d'autres pèlerins.

Partout en France existaient ces rassemblements. Certaines confréries se sont spécialisées dans la gestion des hôpitaux dans lesquels sont soignés non seulement des pèlerins mais aussi d'autres malades. La confrérie parisienne est à l'initiative de la construction de l'hôpital Saint-Jacques à Paris (1319-1324)

Les fêtes de l'apôtre, le 25 juillet, sont célébrées avec faste : à Paris, l'organisation du banquet annuel est une activité importante : 1 536 membres y participent en 1327 ! C'est aussi le jour de la bénédiction des nouveaux membres. Ce banquet permet également de récolter des fonds pour pratiquer l'aide et la charité aux pauvres.

La confrérie doit assistance mutuelle à ses membres. Les membres doivent payer une cotisation d'admission et l'aumône (cotisation annuelle). Ils ont un costume : la pèlerine qu'ils portent lors des manifestations solennelles. Dans la Nouvelle-Aquitaine, la confrérie Saint-Jacques de Bordeaux est attestée entre 1400 et 1830. Son siège se trouvait dans l'église Saint-Michel, chapelle Saint-Jacques. Un registre tenu entre 1526 et 1587 témoigne d'un millier de membres dont plus de 800 hommes et 200 femmes (« confréresses »).

La métaphore du pèlerinage, l'homme en marche vers Dieu, se retrouve dans les écrits

enluminés de Guillaume de Digulleville (1295-1380). Son pèlerin, vêtu de sa cape, de son chapeau et muni de son bourdon, doit traverser les nombreuses épreuves de la vie : ses rencontres face aux différents péchés sont douloureuses. Il vaincra ces multiples difficultés grâce à la Vierge et pour bénéficiera ainsi d'une fin apaisée.



Le pèlerin rencontre la luxure



La paresse entrave le pèlerin : le fil à la patte



Le grand départ avec la Faucheuse

Qu'il soit pèlerin d'hier ou d'aujourd'hui, la spiritualité du pèlerin est si multiple, si diverse, et trop variée pour que des règles logiques et cartésiennes puissent la définir. Car il s'agit le plus souvent d'une réflexion intime, d'un besoin longtemps enfoui qui réapparaît soudain.

A chacun son pèlerinage !

A chacun, les motifs et les moyens personnels de son pèlerinage.

Hier comme aujourd'hui. !